

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 50 (1905)
Heft: 7

Artikel: Le problème de Sedan
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338318>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PROBLÈME DE SEDAN

Avant la bataille.

Les troupes du maréchal de Mac-Mahon avaient quitté le camp de Châlons le 21 août 1870. Elles comprenaient quatre corps d'armée et deux divisions de réserve de cavalerie. Les quatre corps d'armée étaient le 1^{er}, général Ducrot; le 5^e, général de Failly; le 7^e, général Douay et le 12^e, général Lebrun. Les deux divisions de cavalerie avaient comme chefs les généraux Margueritte et de Bonnemains.

Au moment du départ, le maréchal n'était pas encore au clair sur ses mouvements futurs. Se rabattrait-il sur Paris? Chercherait-il au contraire à débloquer Metz? Il penchait pour la première alternative; le gouvernement de Paris le sollicitait d'adopter la seconde. Indécis, il se porte à Rheims d'où il lui restera loisible d'exécuter l'un ou l'autre plan, suivant les circonstances. De l'ennemi, il sait qu'une armée (prince Frédéric-Charles) cherche à bloquer Bazaine dans Metz; qu'une autre armée, 80 000 hommes environ, avance de cette place sur Verdun (armée dite de la Meuse, IV^e armée, prince royal de Saxe); qu'enfin, plus au sud, le prince royal de Prusse et ses 150 000 hommes (III^e armée), se dirigent de la Moselle sur la Marne.

Le 22, le maréchal reçoit une dépêche du général Bazaine. Ce dernier lui mande son intention de sortir de Metz en utilisant la route du nord et de se rabattre sur Châlons par Montmedy-Ste-Menehould ou même, le cas échéant, par Sedan et Mézières.

Mac-Mahon décide de favoriser ce mouvement. Dès le lendemain il dirige son armée sur l'Aisne et sur l'Argonne. Il atteint l'Aisne les 25 et 26 août, espérant d'autres nouvelles. Mais rien ne vient.

D'autre part, le 26, les deux armées allemandes ont entrepris leur conversion vers le nord; le 27, leur cavalerie commence à

s'interposer entre Montmedy et les têtes de colonnes françaises ; le 28, de l'infanterie occupe Dun et Stenay sur la Meuse, tandis que la cavalerie tâte le flanc droit de Mac-Mahon.

Ce dernier, toujours sans nouvelles de Bazaine, craint, s'il pousse plus avant, de livrer ses communications. Il ordonne la retraite qui commence le 28 de grand matin. Mais dans la journée arrive une invitation impérieuse du ministre de la guerre, général de Palikao, d'opérer promptement la jonction avec Bazaine. L'armée de Châlons fait de nouveau demi-tour.

Cependant la pression allemande s'exerce plus forte sur le flanc droit ; aussi le maréchal, dont la préoccupation semble être surtout d'éviter un engagement, donne-t-il l'ordre d'obliquer vers le nord ; l'armée passera la Meuse en aval de Stenay, à Mouzon et à Remilly.

Tandis que les troupes françaises piétinent presque sur place, les Allemands allongent le pas. Le 30, le prince royal de Saxe qui descend la Meuse à l'ouest, surprend le général de Failly à Beaumont et l'écrase. Mac-Mahon renonce alors à son idée de marcher sur Montmedy. Il précipite le passage sur la rive droite par Mouzon, Bazeilles et Sedan. Seule, ce soir-là, une division du 7^e corps demeure sur la rive gauche, à Haraucourt. L'autre division est à Bazeilles avec le 5^e corps, le 1^{er} corps est à Douzy et Carignan, le 12^e à Mouzon.

Le lendemain 31, la concentration s'opère à Sedan. Quel parti le maréchal va-t-il prendre ? Continuera-t-il à s'inspirer des directions du général de Palikao et reprendra-t-il la marche sur Metz par Carignan ? Ou renonçant à chercher avec l'armée de Lorraine une jonction dont les circonstances sont pour lui pleines de périls, se repliera-t-il sur Mézières ? Il ne semble pas que sa détermination fut prise au moment où s'engagea la bataille du 1^{er} septembre, à laquelle, malgré les pronostics de Beaumont, il ne s'attendait pas.

L'armée s'était établie sur les hauteurs qui entourent Sedan au nord de la Meuse, entre cette rivière et la frontière de Belgique. Face à l'est, le 12^e corps à droite, le 1^{er} à gauche, garnissaient les hauteurs ouest de la vallée de la Givonne. L'aile droite, division Vassoigne, occupait Bazeilles ; l'aile gauche, division Wolf, atteignait la Foulerie, au nord de Givonne. La limite de secteurs des deux corps d'armée était à La Ripaille, au sud de Daigny.

La gauche du 1^{er} corps avait à dos le bois de la Garenne. Ce bois causait une solution de continuité dans la ligne française qui reprenait à la lisière occidentale, mais face au nord, formée par le 7^e corps d'armée. La gauche de ce dernier couronnait la hauteur située à l'est de Floing, bordant la Meuse en aval de Sedan comme la bordait, en amont, la droite du 12^e corps.

Au centre de ce dispositif se trouvait le 5^e corps, réserve générale, sous les ordres maintenant du général de Wimpffen, arrivé la veille d'Algérie et remplaçant le général de Failly, disgracié.

Les deux divisions de cavalerie de réserve étaient placées aux deux ailes du corps Douay, la division Margueritte vers Illy, la division Bonnemains entre Floing et la Meuse.

L'ensemble du dispositif affectait ainsi la forme d'un triangle dont la Meuse formait la base et le bois de la Garenne, lisière nord-est, le sommet (Pl. XVIII.)¹.

Du côté allemand, la journée du 31 août avait amené les armées du prince royal de Saxe et du prince royal de Prusse sur un vaste front de 70 km., de Pouru-aux-Bois, vers la frontière belge, à Boutaucourt, à l'ouest de Sedan par Pouru-St-Remy-Douzy-Remilly-Donchéry. La Meuse figurait à peu près le tracé de séparation des deux armées. Celle du prince royal de Saxe comprenait le corps de la Garde, sur la rive droite du Chiers, entre ce ruisseau et la Belgique; le 12^e corps saxon sur la rive gauche du Chiers, tête à Douzy; et le 4^e corps à Mouzon et Autrecourt. Quartier général de l'armée: Mouzon.

L'armée du prince royal de Prusse comptait cinq corps d'armée, la division wurtembergeoise et trois divisions de cavalerie. A l'aile droite, les deux corps d'armée bavaois tendaient la main à l'armée de la Meuse, le I^{er} à Remilly et devant Bazeilles où il s'était engagé contre l'arrière-garde du 12^e corps français et avait pris possession du viaduc du chemin de fer; le II^e corps, plus au sud, à Raucourt. En aval de Sedan, les XI^e et V^e corps étaient disposés d'une façon analogue, celui-là à Donchéry, celui-ci à Omicourt. La division wurtembergeoise,

¹ Nous devons le cliché de la planche XVIII à l'obligeance de M. A. Duquet et de son éditeur, M. Albin Michel. Ce cliché indique, pour la division Margueritte, l'emplacement qu'elle occupa postérieurement.

à Boutaucourt, formait l'aile gauche, avec la 6^e division de cavalerie à Yvernaumont.

La 2^e division de cavalerie était à Chemery, la 4^e à Thélonne sur la Meuse vers Donchéry.

Quant au VI^e corps, il était notablement plus au sud, vers Attigny et Semuy, avec la 5^e division de cavalerie.

Quartier-général de la 3^e armée : Chemery.

Grand quartier-général : Vendresse.

Cette dislocation trahit de la façon la plus claire les intentions du commandement supérieur des armées allemandes. Quatre corps d'armée menacent directement les Français à l'est ; deux corps et demi et trois divisions de cavalerie amorcent l'opération qui doit les contenir à l'ouest ; un corps d'armée, le II^e bavarois, au sud, peut être porté indifféremment en renfort des troupes de l'est ou de l'ouest.

L'ouvrage du grand état-major prussien résume la situation comme suit dans son *Introduction à la bataille de Sedan*¹.

L'ensemble des rapports et des renseignements parvenus au quartier général du roi, le 31 août, établissaient nettement que l'armée du maréchal MacMahon avait totalement évacué la rive gauche de la Meuse et se trouvait concentrée sous les murs mêmes de Sedan. Il était peu supposable que l'adversaire livrât bataille dans une situation aussi désavantageuse ; on devait plutôt s'attendre à ce qu'il tenterait de se soustraire par un moyen quelconque aux mouvements qui menaçaient de l'envelopper entièrement, soit en poursuivant vivement par Mézières sa retraite vers l'ouest, soit en débouchant à l'improviste sur Carignan, soit enfin, comme dernière ressource, en se dérobant derrière la frontière belge.

L'examen comparatif de ces diverses hypothèses conduisait l'état-major allemand à conclure que, dans les circonstances données, l'armée française adopterait probablement le premier parti. D'un autre côté cependant, maints indices semblaient témoigner encore d'un plan diamétralement opposé ; mais à quelque résolution que dût s'arrêter le commandant en chef des troupes françaises, qu'il reculât vers l'ouest ou qu'il poussât vers l'est, les Allemands se trouvaient en forces suffisantes pour s'opposer énergiquement à l'une comme à l'autre de ces entreprises.

Les termes du problème.

La bataille commença entre 4 et 5 heures du matin, devant le village de Bazeilles, attaqué par le I^{er} corps bavarois. Puis elle s'étendit peu à peu du sud au nord jusqu'à la Moncelle où,

¹ *La guerre franco-allemande de 1870-71*. Trad. française de Costa de Serva. Vol. II, p. 1081.

quelques instants avant 6 heures, une première batterie saxonne qui avait pris les devants entra en action.

A ce moment, le général de Mac-Mahon fut blessé. Il s'était rendu à Bazeilles entre 5 et 6 heures du matin, et avait, de là, gagné les hauteurs à l'ouest de la Moncelle pour étudier les mouvements des troupes allemandes qu'il apercevait sur l'autre rive de la Givonne. A peine atteignait-il ce point d'observation qu'il était frappé d'un éclat d'obus. Il quittait aussitôt le champ de bataille, après avoir désigné pour son successeur le général Ducrot.

Celui-ci, comme tous ses camarades, ignorait les intentions du maréchal. La veille, après avoir couvert le mouvement de l'armée descendant la Meuse, il avait reçu l'ordre de s'installer sur les hauteurs qu'il occupait. Il n'en savait pas davantage. Mais dès le matin, il avait vu grossir devant lui les masses allemandes venant de l'est. Elles appuyaient à leur droite et il ne doutait pas de leur intention de déborder la gauche de son corps pour atteindre Illy. Qu'elles réussissent, la retraite de l'armée était irrémédiablement compromise.

Cette retraite ne pouvait s'effectuer, en effet, que par l'étroit espace qui règne, au nord de la presqu'île d'Iges, entre la Meuse et la frontière belge. Les bois de la Falizette et du Grand Canton le recouvrent presque entièrement. Ce sont des bois très touffus, sans voirie convenablement entretenue, conséquemment d'un parcours malaisé. De l'est à l'ouest, la seule bonne route carrossable est celle qui, par Floing et Vrigne-aux-Bois, traverse le défilé dit de St-Albert, entre le fleuve et la lisière dominante de la forêt. Le plateau d'Illy est exactement à l'est de St-Albert. En le maintenant contre un adversaire venant de l'est, on protège, derrière soi, l'entrée du couloir par lequel devrait s'écouler la retraite.

Le général Ducrot résolut de poursuivre le mouvement vers l'ouest commencé le 30 août et continué le 31. Il envoya l'ordre aux commandants de corps de diriger leurs troupes sur le plateau d'Illy où il se proposait de concentrer l'armée.

Comme les troupes de seconde ligne des 12^e et 1^{er} corps se mettaient en marche, un nouvel incident se produisit.

Nous avons dit que le général de Wimpffen était arrivé la veille d'Algérie. En passant à Paris, il avait été reçu par le ministre de la guerre, comte de Palikao, qui l'avait longuement entre-

tenu des hésitations et de l'indécision du maréchal ainsi que du projet de jonction avec l'armée de Lorraine. Il était reparti de Paris le matin du 29. Au moment de monter en wagon, un aide de camp du ministre de la guerre lui apporta la lettre suivante :

Paris, le 29 août 1870.

Mon cher général,

Dans le cas où il arriverait malheur au maréchal de Mac-Mahon, vous prendrez le commandement des troupes placées actuellement sous ses ordres. Je vous enverrai une lettre de service régularisant cette situation et dont vous ferez usage au besoin.

Recevez, etc. ¹.

Malgré cette lettre de service, le général de Wimpffen avait laissé d'abord le général Ducrot assumer le commandement. « Je pensais que plus heureux que moi, expliqua-t-il plus tard, il avait la pensée du maréchal et connaissait le plan auquel le duc de Magenta s'était arrêté pour la bataille ² ».

Mais lorsque le général de Wimpffen remarqua le mouvement de retraite du 12^e corps, alors que celui-ci venait de repousser les Bavares à Bazeilles, il sortit de sa réserve et revendiqua le commandement en chef. Il envoya aussitôt un contre-ordre. Les unités qui avaient rétrogradé se reportèrent en avant.

Le général de Wimpffen ne gagna pas la victoire qu'il espérait quelques instants, semble-t-il. Il ne parvint pas à percer sur Carignan, comme il en avait conçu le projet. Il accusa de la défaite le général Ducrot dont l'ordre de concentration à Hly aurait déterminé l'abandon de positions qu'il ne fut plus possible de réoccuper. Il en accusa le général Lebrun qui ne l'aurait pas appuyé au moment décisif. Il en accusa l'empereur lui-même, pauvre ombre d'autorité, qui aurait favorisé la désobéissance des généraux et fait hisser le drapeau blanc à l'heure où il lui aurait suffi de se montrer à la tête de l'armée auprès du général en chef pour obtenir un succès « quasi certain ³ ».

De son côté, le général Ducrot soutint, dès le jour même de la bataille, dans l'altercation qu'il eut devant l'empereur, à 8 heures du soir, avec le général Wimpffen, qu'à ce dernier remontait toute la responsabilité du désastre : « Si vous n'aviez

¹ *Sedan*, par le général de Wimpffen, p. 124.

² *Id.* p. 158.

³ *Sedan*, p. 276.

pas arrêté le mouvement de retraite en dépit de mes instances, lui dit-il, nous serions maintenant en sûreté à Mézières, ou du moins hors des atteintes de l'ennemi ¹ ».

Trois jours après, le 4 septembre, il écrivait du village de Glaire à M^{me} Ducrot : « Mon désespoir est augmenté par la pensée que, si le fatal aveuglement du général Wimpffen n'était venu arrêter l'exécution du mouvement que j'avais ordonné à 8 heures du matin pour occuper le village d'Illy, notre retraite sur Mézières était assurée, et peut-être au lieu d'un désastre effroyable, aurions-nous pu enregistrer un succès relatif! ² ».

Le double problème est donc le suivant :

1. Au cas où le général de Wimpffen ne fût pas intervenu, l'armée française aurait-elle été en mesure, en exécution des ordres du général Ducrot, d'opérer sa retraite sur Mézières?

2. Au cas où les mouvements ordonnés par le général Ducrot n'auraient reçu aucun commencement d'exécution, l'armée française aurait-elle pu, comme l'a prétendu le général de Wimpffen, percer sur Carignan?

Le débat a commencé, comme on vient de voir, avant même la capitulation, en présence de l'Empereur, entre les deux premiers intéressés. Il s'élargit rapidement, affectant d'emblée les allures d'une polémique. C'est ainsi qu'au lendemain de la bataille, en septembre 1870, et dans les mois qui suivirent, les journaux français et belges insérèrent des lettres échangées soit entre les aides de camp de l'Empereur et le général de Wimpffen, soit entre ce dernier et le général Lebrun, lettres dans lesquelles les récriminations tiennent une large place.

Mais ce n'étaient là qu'escarmouches d'avant-postes. La discussion prit réellement corps lorsqu'en 1871 parurent, à peu de mois de distance, le volume du général de Wimpffen : *Sedan* ³, avec ses deux mots : *Quorum pars magna fui* et *Suum cuique*, et la réponse du général Ducrot : *La journée de Sedan* ⁴, dédiée « à mes camarades du 1^{er} corps de l'armée de Châlons. »

C'est essentiellement sur ces deux documents que s'est plaidé

¹ *La journée de Sedan*, par le général Ducrot, p. 53.

² *La vie militaire du général Ducrot*, publiée par ses enfants, t. II, p. 409.

³ *Sedan*, par le général de Wimpffen. 1871, Paris. Librairie internationale et A. Lacroix, Verbœckhoven & C^{ie}, éditeurs à Bruxelles, Leipzig et Livourne.

⁴ *La journée de Sedan*, par le général Ducrot. Paris, 1871. E. Dentu, éditeur. D'autres éditions ont paru en 1872, 1873 et les années suivantes.

le procès. Les commentateurs n'ont guère fait que les développer, en les éclairant et en s'éclairant eux-mêmes des témoignages officiels et privés qui, années après années, ont grossi le dossier de la cause. Parmi ces commentateurs, un des plus persévérants, un des plus actifs, un des plus ardents aussi à défendre son opinion est M. Alfred Duquet, dont nous avons signalé la dernière publication dans la *Revue militaire suisse* du mois d'avril¹. En 1899 déjà, M. Duquet, dans son ouvrage *Frœschwiller, Châlons, Sedan*², soutenait l'impossibilité de la retraite sur Mézières dans un passage d'une extrême sobriété, tant ses conclusions lui semblaient évidentes. Mais il trouva des contradicteurs, ce qui l'engagea à développer sa thèse. Il le fit d'abord dans une brochure bien connue : *La retraite à Sedan*, puis dans une série de répliques qui virent le jour dans l'*Armée territoriale* et dans la *Revue de cavalerie*. Cet ensemble d'écrits forme la matière du volume : *La victoire à Sedan*. Quant aux contradicteurs directs de M. Duquet, leurs articles ont paru dans le *Correspondant*³ et dans la *Revue de cavalerie*⁴. Ce débat, courtois au début, a dégénéré peu à peu en une polémique plus vive et plus acerbe encore que celle des généraux de 1870. Elle n'en a pas moins apporté des éclaircissements sur divers points jusqu'alors douteux, tout en compliquant par ailleurs la question d'incidents fort étrangers aux nécessités de la critique historique.

Bien entendu, et comme chacun sait, ces écrits ne constituent qu'une très modeste partie du dossier de Sedan. A énumérer seulement les pièces qui le constituent, une brochure relativement volumineuse ne suffirait pas. Indépendamment des œuvres de longue haleine consacrées, soit en France, soit en Allemagne, à l'histoire de la guerre de 1870-1871, la liste est longue, du côté français surtout, des auteurs qui se sont attachés spéciale-

¹ *La victoire à Sedan*, par Alfred Duquet. Paris, 1905. Albin Michel, éditeur.

² *Frœschwiller, Châlons, Sedan*, par Alfred Duquet. Paris, 1880. Bibliothèque Charpentier. La dernière édition est de 1895.

³ Livraison du 25 août 1900 : *La journée de Sedan*, par ***. Livraison du 25 septembre et du 10 octobre 1903 : *Le dernier mot sur Sedan*, par le général F. Canonge.

⁴ Livraison de décembre 1902, janvier et février 1903 : *La retraite sur Mézières*, par un officier supérieur. Cet officier supérieur est le lieutenant-colonel d'infanterie Le Gros. Il a réuni les articles de la *Revue de cavalerie* en y ajoutant une suite dans un volume : *La retraite sur Mézières, le 1^{er} septembre 1870*. Deux réponses à M. Alfred Duquet, par un officier supérieur. Paris, 1904. Berger-Levrault & C^{ie}, éditeurs.

ment à élucider le problème de Sedan. Elle comprend des militaires, des historiens, des romanciers, des magistrats, sans parler des écrivains d'occasion¹ et des témoins oculaires, auteurs de « souvenirs » et de « mémoires ». Malgré tant d'écrits, dont quelques-uns d'une haute valeur historique et militaire, on ne peut considérer la question comme résolue. Elle ne le sera que lorsque l'ensemble des documents encore enfouis dans les archives du ministère de la guerre à Paris, auront été exhumés et soumis à un examen impartial, dégagé de toutes préoccupations étrangères à son objet.

Cette étude vient de commencer dans la *Revue d'histoire*. L'état-major français a abordé ce nouveau chapitre de ses remarquables recherches sur la guerre de 1870-1871. Il fournira sans doute la conclusion attendue. D'ici-là, on ne peut que se borner à poser l'état actuel de la question, à la lumière des derniers écrits parus.

¹ Une des premières brochures appartenant à cette catégorie de commentateurs, la première peut-être où l'on se soit appliqué à donner le tableau de l'ensemble des opérations, est due à un ancien avocat, François Franquet. Sa brochure est intitulée : *Sedan en 1870. La bataille et la capitulation*, par un Sedanais (Dentu, éditeur, Paris). La préface est datée du 25 décembre 1870. On y retrouve l'éloquence volontiers pompeuse des avocats français d'il y a un demi-siècle :

« Avant que la douleur privée ne vienne se joindre à la tristesse amère que nous cause les épouvantables désastres de l'invasion, j'essaie de tracer, d'une main qui frémit d'indignation, l'histoire de la lamentable capitulation de Sedan.

» C'est là, c'est sous nos yeux que le second Empire, succombant sous le poids de la réprobation et du mépris public, s'est abîmé dans la honte, et cette page que j'ajoute aux annales d'une ville qui, fatalement, subit l'opprobre de donner son nom à un forfait qui n'a pas encore d'analogie dans l'histoire, sera la divulgation la plus flétrissante des tentatives de l'Empereur qui, pour sauver sa funeste dynastie, a fait tomber de nos mains les armes destinées à repousser l'ennemi. »

Cette préface se termine par une malédiction au chef ennemi, « au roi féodal » qui se dit l'envoyé de Dieu :

« Qu'il accomplisse donc sa mission divine en renouvelant au sein de la civilisation chrétienne les cruelles dévastations et les horreurs sanglantes des barbares. Mais s'il aspire à la domination, qu'il cesse d'aspirer à la grandeur ; car, fût-il vainqueur, il ne peut plus ramasser, comme à Sedan et à Metz, que des lauriers dédaignés par la gloire. »

Pour l'auteur, la solution du problème est simple : Tout le mal vient de l'Empereur. Si Mac-Mahon marche et contre-marche, c'est qu'il obéit aux vues secrètes de l'Empereur. Si Ducrot ne peut exécuter son mouvement de retraite, c'est que l'Empereur intervient sur le champ de bataille et remet le commandement à de Wimpffen.

Cet ancien avocat a d'autres naïvetés charmantes. Ecoutez-le parler de la stratégie des chefs allemands : « N'est-il pas bien insupportable d'entendre tant vanter ce fameux mouvement tournant, lequel consiste de leur part (la majorité numérique formant la principale base de leur stratégie) à faire marcher deux et même trois armées contre une seule ! »

La retraite sur Mézières.

En tout procès où les avocats sont convaincus et les témoins nombreux et passionnés, les déclarations des parties sont exposées à d'inconscientes alterations et transformations. Reproduisons donc, par mesure de précaution, l'exposé du général Ducrot. Voici son récit touchant le fait qui nous intéresse ¹ :

Le général Ducrot s'occupait à faire construire, au-dessus de Givonne, quelques épaulements pour protéger son artillerie, quand un officier de l'état-major général du maréchal, le commandant Riff, vint lui annoncer que le maréchal était blessé et lui remettait le commandement de l'armée. Peu d'instants après, la nouvelle lui était confirmée par le général Faure, chef d'état-major général de l'armée, qui venait se mettre à la disposition du nouveau général en chef avec son état-major. Le général Ducrot dit, en recevant cette communication : « Il est bien tard ; la responsabilité est bien lourde. N'importe ! Nous la supporterons avec résolution. »

Puis, se tournant vers ses officiers de l'état-major, il ajouta :

« Il n'y a pas un instant à perdre. Il faut reprendre notre plan d'hier. L'ennemi nous amuse sur notre centre, pendant qu'il cherche à envelopper nos ailes — c'est son éternel mouvement de Capricorne —, cette fois nous ne serons pas assez sots pour nous y laisser prendre. »

Aussitôt il envoie prévenir les commandants de corps d'armée que l'armée entière va se concentrer sur le plateau d'Illy.

Ordre est donné au général Forgeot, commandant l'artillerie de l'armée, de faire filer immédiatement tous les *impedimenta* de l'artillerie ; les mêmes prescriptions sont données à l'intendance, relativement aux voitures de l'administration.

Il fallait se hâter ; de moment en moment le danger grandissait. Si le général Ducrot avait eu encore quelques doutes sur la gravité de la situation, ce qu'il venait de voir les aurait dissipés.

Quelques minutes avant de recevoir l'ordre du maréchal, apporté par le commandant Riff, des hauteurs de Givonne il avait aperçu, à travers la brume, de grosses masses noires passant à près de deux kilomètres, et allant, par rapport à lui, de droite à gauche. Il leur avait fait envoyer quelques paquets de mitraille. Les groupes s'étaient dispersés et avaient pris le pas de course en avant.

Dans le même moment, un paysan était venu lui remettre un billet du maire de Villers-Cernay, annonçant que, depuis le matin, de nombreuses troupes prussiennes passaient à Villers-Cernay et à Francheval. L'intention de l'ennemi était toute indiquée par cette direction ; il voulait nous couper notre seule voie de retraite par Illy ; nous allions être enveloppés, si une décision rapide n'était pas prise.

« J'étais, écrivait quelques jours après le général Ducrot à un de ses amis,

¹ *La journée de Sedan*, par le général Ducrot. Paris, 1872. E. Dentu, libraire-éditeur.

tout à ces tristes réflexions, quand on est venu m'annoncer que j'étais nommé commandant en chef de l'armée. Je n'hésitais pas un instant. Vainement mon chef d'état-major, mon aide de camp, me firent-ils des observations, me disant que tout allait bien, que la journée ne faisait que commencer, que l'on pouvait attendre. — Attendre quoi ? leur répondis-je, que nous soyons complètement enveloppés ? Il n'y a pas un instant à perdre. Exécutez mes ordres, trêve de réflexions.»

Et le général part au galop dans la direction du 12^e corps pour voir si le général Lebrun se conformait à ses prescriptions.

Les échelons en retraite se formant par la droite, le 12^e corps devait donc commencer le mouvement. Le général Wolf à l'extrême-gauche (1^{re} division du 1^{er} corps) devait rester le dernier et se retirer par les bois de la Garenne en se défendant pied à pied.

Le général Ducrot trouva le commandant du 12^e corps pied à terre. Il venait de recevoir une contusion.

— Vous a-t-on communiqué mes ordres, avez-vous commencé le mouvement ? lui dit le général en chef. — Je vous ferai remarquer, répond le général Lebrun, que nous avons l'avantage ; les Bavares reculent ; nos soldats vont bien, ce serait dommage de ne pas en profiter. Je crains qu'un mouvement de retraite ne les décourage et ne se change bientôt en déroute. — Mon cher ami, reprend le général Ducrot, il n'y a pas à hésiter ; pendant que l'ennemi nous amuse de votre côté, il est en train de manœuvrer pour nous envelopper. Ce qui se passe ici n'est pas sérieux ; la véritable bataille sera bientôt derrière nous, du côté d'Illy. Vous voyez bien, ajoute le général en lui montrant les hauteurs qui s'étendent du calvaire d'Illy à Floing, vous voyez bien ce grand plateau, il faut concentrer notre armée dans cette direction. Cela fait, notre gauche solidement appuyée à Illy, notre droite couverte par Sedan, nous serons en bonne situation. Si je me suis trompé, si mes prévisions ne se réalisent pas, si l'ennemi ne vient pas à nous sur nos derrières et se borne à nous attaquer de front, eh bien ! nous ferons un retour offensif sur notre centre et nous le précipiteront dans le ravin de Givonne. Je vous le répète, il n'y a pas d'hésitation à avoir. Exécutez mes ordres.

.....

Ce n'était évidemment pas dans l'espoir d'une victoire que le général en chef avait pris la résolution d'abandonner le plateau de Givonne et de ne pas poursuivre le petit avantage du 12^e corps ; mais si la victoire n'était plus à espérer, il fallait faire tout ce qui était humainement possible pour s'ouvrir un passage. Différer, attendre, c'était s'enlever les moyens de le faire.

A tout prix, il fallait passer. Percer par Carignan ! si le 30 et le 31 c'était courir à une perte certaine, maintenant que l'ennemi avait franchi le Chiers en grandes forces, c'eût été de la folie. Pour qui a vu le terrain ou sait lire une carte, cette hypothèse n'est pas discutable.

Mais restait la route du nord. A sept heures et demie, au moment où le général ordonnait le mouvement de retraite, elle n'était pas réellement fermée et pouvait encore nous sauver.

En effet (voir sur les cartes, à la fin de l'ouvrage, les positions de l'armée allemande le 31 au soir et le 1^{er} au matin), l'avant-garde du 11^e corps prussien qui avait franchi la Meuse à Donchery et longé la presqu'île d'Iges, se trouvait

à cette heure fort en l'air à Vrigne-au-Bois ; il y avait tout lieu de croire qu'il serait possible de la bousculer pendant que le reste de l'armée, solidement établi à Illy, contiendrait au centre et à la gauche les efforts de l'ennemi cherchant sous le feu de la place de Sedan à gravir les hauteurs du bois de la Garenne. Le 5^e corps allemand, qui plus tard devait se joindre au 11^e avait quitté Chemery dans la matinée et se trouvait encore loin du champ de bataille. Au delà, on ne rencontrait plus que la division wurtembergeoise qui n'était pas à redouter.

Supposons, pour tout élucider (nous avons été si malheureux qu'il faut prévoir l'impossible), supposons que nous eussions échoué devant les batteries de Blümenthal nous barrant la route de Sedan à Mézières par Floing et Vrigne-aux-Bois ; il restait, nous le répétons encore, les chemins vicinaux et les sentiers qui courent à travers bois entre la route et la gravière ; enfin, ressource *in extremis*, il y avait derrière nous la Belgique.

Le général Ducrot voyait avec satisfaction son mouvement de retraite parfaitement se dessiner. La division de Vassoigne, les divisions Pellé et L'Hérillier avaient accentué leur marche dans la direction indiquée, quand, vers neuf heures, il reçut l'ordre suivant : « *Le général de Wimpffen au général Ducrot. L'ennemi est en retraite sur notre droite. J'envoie à Lebrun la division Grandchamp. Je pense qu'il ne doit pas être question en ce moment de mouvement de retraite. J'ai une lettre de commandement de l'armée du ministère de la guerre ; mais nous en parlerons après la bataille. Vous êtes plus près de l'ennemi que moi ; usez de toute votre énergie et de tout votre savoir pour remporter la victoire sur un ennemi dans des conditions désavantageuses. En conséquence, soutenez vigoureusement Lebrun tout en surveillant la ligne que vous étiez chargé de garder.* »

Aussitôt le général Ducrot partit à la recherche du général de Wimpffen et l'abordant lui dit : « Je ne viens pas vous contester le commandement, quoique je l'aie reçu du maréchal de Mac-Mahon et qu'il m'ait été confirmé par l'Empereur. Ce n'est pas le moment d'élever de pareils conflits. Je suis prêt à vous seconder de tous mes efforts. Mais permettez-moi de vous faire observer que je suis en présences des Prussiens depuis près de deux mois, que mieux que vous je connais leur manière de faire, que j'ai étudié la situation, le terrain, qu'il est évident pour moi que l'ennemi est en train de manœuvrer pour nous envelopper. Je l'ai vu de mes yeux, et ce billet que voici du maire de Villers-Cernay, annonçant le passage de troupes ennemies depuis ce matin ne peut laisser aucun doute. Au nom du salut de l'armée, je vous adjure de laisser continuer le mouvement de retraite. Dans deux heures il ne sera plus temps.

Général de Wimpffen. — « Mais pourquoi voulez-vous battre en retraite quand Lebrun a l'avantage ? N'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en interpellant ce général qui se trouvait là. N'est-il pas vrai, Lebrun, que vous avez l'avantage ? »

Le général Lebrun répondit dans le sens du général de Wimpffen, et dit qu'on *pouvait attendre* pour commencer la retraite, si les circonstances ultérieures en démontraient la nécessité.

De Wimpffen. — « Oui, nous n'avons que de la cavalerie derrière nous ; nous n'avons pas à nous en inquiéter. Le général Douay la maintiendra.

» Quant à nous, réunissons tous nos efforts pour écraser ce qui est devant Lebrun. »

Ducrot. — « Mais où voulez-vous qu'aille cette infanterie qui passe depuis ce matin à Francheval et à Villers-Cernay, si ce n'est à Illy? »

De Wimpffen. — « Illy? Qu'est-ce que c'est qu'Illy? »

Ducrot. — « Ah! vous ne savez pas ce que c'est qu'Illy? eh bien! regardez. »

Et, étalant une carte sur l'arçon de sa selle, il ajouta : « Voyez ce coude de la Meuse qui se relève vers le nord, et ne laisse qu'un étroit espace entre la rivière et la frontière belge. Il n'y a là qu'un unique point de passage, c'est Illy! Si l'ennemi s'en empare, nous sommes perdus. »

Le général de Wimpffen daigna jeter à peine un coup d'œil sur la carte, et dit : « Oui, oui, tout cela est très bien; mais pour le moment Lebrun a l'avantage, il faut en profiter. Ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, c'est une victoire! »

— « Ah! il vous faut une victoire? Eh bien! nous serons trop heureux si nous avons une retraite ce soir! »

Et, piquant des deux, le général Ducrot partit au galop la mort dans l'âme¹.

Le général Ducrot résume ensuite le rôle qu'il a tenu pendant la bataille; puis il continue en ces termes :

Que serait-il advenu, si le mouvement de concentration ordonné par le général Ducrot avant huit heures du matin se fût continué avec calme et avec ordre?

N'est-il pas à peu près certain que vers onze heures la majeure partie de l'armée se serait trouvée concentrée en bon ordre sur les hauteurs qui s'étendent entre Saint-Menges, le calvaire d'Illy et Fleigneux? Nos 200 bouches à feu en batterie sur ces excellentes positions voyaient venir les têtes de colonnes ennemies, les empêchaient de se déployer, les écrasaient peut-être. Nos quatre divisions de cavalerie (environ 60 escadrons), manœuvrant avec l'appui de cette puissante action, débordaient la gauche de l'ennemi et pouvaient enlever sa nombreuse artillerie si témérairement engagée sur nos derrières, sans autre appui que celui de quelques escadrons. La route du N.-O. était complètement déblayée et nos divisions d'infanterie maintenant facilement l'ennemi engagé dans les fonds de Givonne (voir le rapport allemand) pouvaient faire leur retraite en bon ordre ou s'écouler lentement par les bois qui s'étendent d'Illy et Fléigneux à la frontière belge.

Nous le répétons, il y avait chances, grandes chances d'un succès relatif... et dans tous les cas nous ne laissions pas se former autour de nous ce cercle de fer et de feu qui devait nous étouffer et nous broyer².

La première remarque que suggère ce récit est l'ignorance dans laquelle paraît être le général Ducrot du danger qui le menace à l'occident du champ de bataille. L'ennemi qu'il redoute n'est pas celui qui vient de Donchéry, mais celui qu'il voit de-

¹ *La journée de Sedan*, p. 20 à 31.

² *La journée de Sedan*, p. 42.

vant son front, occupé à manœuvrer pour déborder la gauche du 1^{er} corps. C'est aux entreprises de cet ennemi-là qu'il entend se soustraire. La gravité de la situation provient, à ses yeux, des masses noires qu'il a aperçues des hauteurs de Givonne, ces masses qui, par rapport à lui, allaient de droite à gauche, et qui ont précipité leur course en avant quand il leur a fait envoyer quelques paquets de mitraille ; elle provient des nombreuses troupes signalées par le billet du maire de Villers-Cernay et qui, depuis le matin, passent à Villers-Cernay et à Francheval. Où voulez-vous qu'aille cette infanterie, demande-t-il à de Wimpffen, si ce n'est à Illy ? Et dans l'orientation du terrain qu'il donne à ce dernier, au moyen de la carte étalée sur l'arçon de sa selle, il insiste sur le danger de la prise d'Illy par cette infanterie.

Dans sa conversation avec Lebrun, c'est cette même infanterie au sujet de laquelle il marque sa préoccupation. Il n'a pas même une allusion pour des fractions ennemies pouvant venir de l'ouest ; il ne voit que celles de l'est qui cherchent l'enveloppement par le nord. C'est à cause de cette manœuvre que « la véritable bataille sera bientôt derrière nous », et c'est parce qu'il n'en suppose pas d'autre qu'il peut dire de l'armée qu'elle sera « en bonne situation » quand elle aura sa « gauche solidement appuyée à Illy ».

Du reste, comment admettre, s'il avait supposé des troupes ennemies en nombre derrière lui, qu'il eût donné l'ordre au général Forgeot de faire filer par là « immédiatement tous les impedimenta de l'artillerie » et à l'intendance, les voitures de l'administration ? Il aurait commencé par faire déblayer la route avant d'y engager d'aussi longues et lourdes colonnes.

S'il a cru pouvoir formuler cet ordre, c'est précisément qu'il ne voyait de danger immédiat que de la part de l'infanterie allemande montant de l'est vers le nord, et à laquelle la gauche française, appuyée à Illy, barrerait la poursuite en même temps que le passage.

En effet, les lignes où il parle de la marche du XI^e et du V^e corps prussiens n'appartiennent pas au récit proprement dit de l'action. Le général Ducrot n'y reproduit pas des réflexions auxquelles il se serait livré sur le champ de bataille et qui seraient entrées en ligne de compte dans le choix de ses décisions. C'est

un commentaire postérieur à l'événement, datant de la rédaction de la brochure, et dont l'auteur a puisé l'inspiration dans les documents nouvellement produits, notamment dans le rapport allemand auquel les cartes-annexes, qu'il invoquait pour sa justification, se réfèrent expressément.

Même au moment où il dresse ses cartes, il est encore mal au courant des mouvements exacts de l'ennemi. Il ne se doute pas qu'il a été serré d'aussi près et par des forces aussi importantes. Pour lui, la situation des troupes allemandes de l'ouest, le 31 août au soir, est la suivante : XI^e corps, rive gauche de la Meuse près de Donchéry ; division wurtembergeoise, Boutaucourt ; V^e corps, Chemery. Et dans la situation du 1^{er} septembre vers 8 heures du matin, il place bien le XI^e corps à l'entrée occidentale du défilé de St-Albert, mais la division wurtembergeoise vient à peine de franchir le pont de Dom-le-Mesnil et le V^e corps n'a pas atteint Cheveuges. Cette notation est d'ailleurs conforme au texte de la brochure : « Le V^e corps allemand qui, plus tard, devait se joindre au XI^e, avait quitté Chemery dans la matinée, et se trouvait encore loin du champ de bataille. » Les cartes que nous publierons et qui reproduisent la situation réelle permettront de mesurer l'erreur du général Ducrot.

L'ignorance de celui-ci sur l'état des choses du côté de Donchéry, le 1^{er} septembre, à 7 heures du matin, s'explique par sa mission des deux jours précédents qui l'avait retenu à l'extrême Ouest du dispositif français, et par l'absence de renseignements où l'avait laissé le maréchal de Mac Mahon. Le 30 août, son corps d'armée avait passé la Meuse à Remilly, avec ordre de se rendre à Carignan. Cette marche s'effectuait sur deux colonnes de deux divisions, l'une par la rive gauche du Chiers qu'elle devait traverser à Tétaigne, l'autre par Douzy et la rive droite. A la suite de la défaite de Beaumont, le maréchal activant sa retraite avait fait tenir l'ordre au général Ducrot de protéger celle-ci, soit par Douzy, soit par Carignan. « Je ne peux pas encore savoir ce que je ferai, annonçait-il ». La colonne de Tétaigne continua donc sa marche tandis que l'autre prenait position à Douzy. Le général Ducrot demeura de sa personne avec le groupe de Carignan.

Le lendemain, à 8 heures du matin, n'ayant reçu aucun nouvel ordre et ne voyant rien paraître sur la route de Mouzon à

Carignan, il conclut que le maréchal avait effectué sa retraite par Douzy et que l'armée se repliait sur Mézières. Il décide donc de marcher sur Illy et en avise le commandant en chef. Ordre est envoyé aux deux divisions de Douzy de rallier à Francheval aussitôt que la retraite du maréchal de Mac Mahon serait assurée. Le général Ducrot était si convaincu du mouvement sur Mézières, qu'il avait fait filer à l'avance les bagages et les services administratifs sur Illy, avec ordre d'y réunir quelques vivres.

Comme la colonne approchait de Givonne, arrive un aide de camp de Mac Mahon, porteur d'un ordre de se rendre, non à Illy, mais à l'est de Sedan, où le 1^{er} corps s'établira à la gauche du 12^{me}, près de Bazeilles. Le maréchal a lui-même dirigé sur ce point les deux divisions de Douzy.

Ducrot se rabat dans la direction de Bazeilles. Mais la route est horriblement encombrée, et ce ne sera qu'à 11 heures du soir, par une nuit très noire, que les dernières troupes s'établiront au bivouac. « Je ne me rendais nullement compte du terrain, écrit le général, non plus que de la position de Sedan par rapport à nous ¹. » La bataille commença peu d'heures après, avant que le jour fut levé. A ce moment-là, il n'en savait pas plus que la veille, et il n'en saura pas davantage quand le commandant Riff lui apportera, de la part de Mac Mahon blessé, l'ordre de prendre le commandement en chef.

Il ne semble pas que le maréchal de Mac Mahon se soit jamais rendu compte des menaces de l'armée allemande dans la direction de l'ouest. C'est l'opinion de l'adversaire du général Ducrot, le général de Wimpffen. On peut donc mettre sans crainte le témoignage de celui-ci au bénéfice de celui-là. Le général de Wimpffen rapporte un passage du rapport du général Douay, dans lequel ce dernier déclare avoir informé le maréchal que « des masses nombreuses préparaient et allaient effectuer leur passage sur la rive droite, près de Donchery ». Et le général de Wimpffen ajoute que dans l'entourage de Mac Mahon, vers lequel il s'était rendu après quatre heures, on ne s'entretenait pas de ce mouvement de l'ennemi et que l'attention se portait sur les ponts de Mouzon et de Bazeilles.

¹ Lettre du général Ducrot à un ami : *La vie militaire du général Ducrot*. T. II. p. 401 et suiv. Cette lettre, sans indication de lieu ni de date, figure entre deux lettres à Madame Ducrot, datées de Sedan, le 2 septembre et du village de Glayre, le 4.

L'Empereur ni le maréchal, dit-il encore, ne m'exposèrent leur plan de campagne ; le premier ignorait sans doute ce que pensait exécuter le commandant en chef, et celui-ci me paraît, encore aujourd'hui, n'avoir pas bien connu alors l'état de son armée, ni celui des forces ennemies. Le général Lebrun dit dans son rapport : « Le maréchal commandant en chef, dans un entretien que j'avais eu avec lui à Stonne, croyait pouvoir porter de soixante à soixante-dix mille hommes la masse totale des forces ennemies qui pouvaient leur être opposées de ce côté de la Meuse. Était-il toujours dans cette persuasion après l'avis donné par le général Douay, du mouvement tournant commencé dans la direction de Mézières ? Je l'ignore, mais il me paraît difficile qu'il en fût encore de même à cinq heures du soir, lorsque j'envoyais à son quartier général un maire des environs, venant prévenir que plus de quatre-vingt mille Allemands passaient la Meuse entre Donchery et Dom-le-Mesnil.

Il est vrai de dire que mon officier d'ordonnance, le marquis de Laizer, après avoir attendu longtemps dans les bureaux quelqu'un auquel il put parler, vint me-rejoindre très tard au camp, sans savoir si le maire avait été plus heureux que lui...

...Il est de fait que vers trois heures du matin, le maréchal ayant fait prendre la direction de Mézières à ses équipages, ses chevaux durent s'échapper à travers bois, et que son officier d'ordonnance, moins heureux, fut fait prisonnier. Cela ne permet-il pas d'admettre que le duc de Magenta, dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, croyait encore la route de Mézières libre ! ¹

Les informations de la cavalerie n'avaient pas non plus éclairé le maréchal de Mac Mahon. Vers six heures du matin, un parti de cavalerie de la division Margueritte avait exploré le pays en avant d'Illy, mais ne s'était point aperçu de la marche des colonnes prussiennes. Il faut admettre que cette cavalerie n'avait pas dépassé, et probablement pas même pénétré dans le défilé de St-Albert. La relation du grand état-major prussien observe qu'à 7 heures 30, au moment où les têtes de colonnes des V^{me} et XI^{me} corps débouchaient sur la route de Mézières, elles n'avaient point rencontré de partis ennemis, pas même une patrouille de cavalerie ².

Le général Ducrot venait de prendre le commandement. Les renseignements que n'avait pas obtenus le maréchal, comment les aurait-il obtenus ? Son camarade Douay, entre autres, dont la position était la plus rapprochée du défilé, sans toutefois qu'elle en commandât l'issue, n'avait envoyé aucun rapport depuis la veille au soir, et ne semble pas avoir nanti son nouveau chef de ce qui se passait devant lui. D'ailleurs sur ce point, la prise

¹ *Sedan*, p. 143-145.

² *La guerre franco-allemande de 1870-71*. Rédigée par la section historique du Grand Etat-major prussien. Traduction Costa de Serda, t. II, p. 1148.

de contact avec l'ennemi ne s'établit qu'après le changement de commandant ¹.

Il nous semble donc certain qu'à l'heure où le général Ducrot prenait sa résolution de retraite sur Mézières, il ne se doutait pas de l'obstacle que lui opposerait la gauche de la III^{me} armée allemande. Il ordonna cette retraite parce qu'elle répondait à sa conviction stratégique. Depuis l'avant-veille, le 30 août, il était persuadé de sa nécessité; il y avait subordonné ses résolutions de la veille, ne les abandonnant que sur l'ordre de son chef; libre de ses décisions, il y revenait, et donnait ses directions en conséquence.

Il n'était pas même nécessaire d'envisager l'hypothèse d'un ennemi menaçant la route de Mézières pour ordonner, en vue de la retraite par cette route, la concentration de l'armée sur le plateau d'Illy. A elle seule, la crainte de la prise de ce plateau par l'extrême droite allemande, crainte qu'éprouvait le général commandant en chef, devait provoquer cet ordre. Un coup d'œil sur la carte suffit pour s'en assurer. La carte nous montre l'armée française adossée à la Meuse, avec l'obligation, si l'ennemi occupe Illy, d'exécuter proche devant lui, et entre lui et la rivière, une marche de flanc pour gagner le défilé de St-Albert. Qui prétendrait possible une pareille opération? Dans l'état d'esprit où se trouvait le général Ducrot, son ordre était logique; il répondait à la situation, telle qu'une connaissance imparfaite des faits la lui présentait.

Dans sa *Victoire à Sedan*, M. Duquet fait un très vif reproche au général de n'avoir pas utilisé sa cavalerie pour s'éclairer sur la situation vers Mézières. Ce reproche ne paraît pas fondé. Il n'appartenait pas au général Ducrot, commandant un corps d'arrière-garde et venant de Carignan, de lancer ses patrouilles au delà de l'avant-garde, dans la direction de Mézières. Certes, un chef doit être doué d'esprit d'initiative, mais cette initiative doit s'exercer dans les limites des missions qui lui sont confiées et non empiéter sur les missions de ses camarades. C'est une condition d'ordre et de bon accord.

Le 31 août, le général Ducrot couvrait la retraite de l'armée à l'est; sa cavalerie devait donc lui servir à se renseigner sur les intentions de l'ennemi qu'il aurait à combattre, le cas échéant,

¹ Rapport du général Douay. *Sedan*, p. 218.

c'est-à-dire celui qui le poursuivait et dont il pouvait craindre les entreprises sur son front et sur ses flancs. Il n'avait pas à se préoccuper de celui contre les entreprises duquel il était couvert par trois autres corps d'armée. La connaissance des devoirs de la camaraderie comme celle des règles générales de la tactique devaient lui faire admettre que les corps de l'ouest remplissaient leurs obligations à son égard et à l'égard de l'armée, comme lui-même les remplissait à leur égard. Il avait sa tâche propre, à l'accomplissement de laquelle il devait consacrer les moyens à sa disposition. Au commandant en chef, au commandant de l'avant-garde à accomplir semblablement la leur.

Le 1^{er} septembre de même, le chef du 1^{er} corps d'armée avait sa mission spéciale. Il formait l'aile gauche du front est. Il devait donc observer non derrière lui où deux corps d'armée le couvraient, mais devant lui et à sa gauche où il n'avait pas de couverture. Sa cavalerie devait être employée, soit à le prévenir de la marche d'approche de l'adversaire avançant sur son front, soit à protéger son flanc découvert. C'est ainsi qu'il remplissait ses devoirs vis-à-vis de l'armée. Au général Douay, à défaut du général en chef, ou concurremment avec lui, à éclairer vers l'ouest.

Dans une armée bien ordonnée, dont tous les chefs obéissent à une doctrine de commandement nette, chacun se rend compte des exigences de sa situation tactique et sait délimiter le domaine dans lequel il est appelé à exercer son initiative. C'est le principe de la division du travail, grâce auquel on obtient le rendement maximum. Ainsi règne un sentiment général de sécurité, et le calme, fondé sur l'assurance réciproque que chacun, sans ordres spéciaux, accomplira, dans sa sphère d'activité, les devoirs dictés par l'intérêt commun.

M. Duquet invoque l'exemple du général de Wimpffen. Cet officier a envoyé, en effet, une reconnaissance de cavalerie qui se heurta, au delà de St-Menges, entre 8 et 9 heures du matin, aux premiers escadrons du XI^{me} corps prussien.

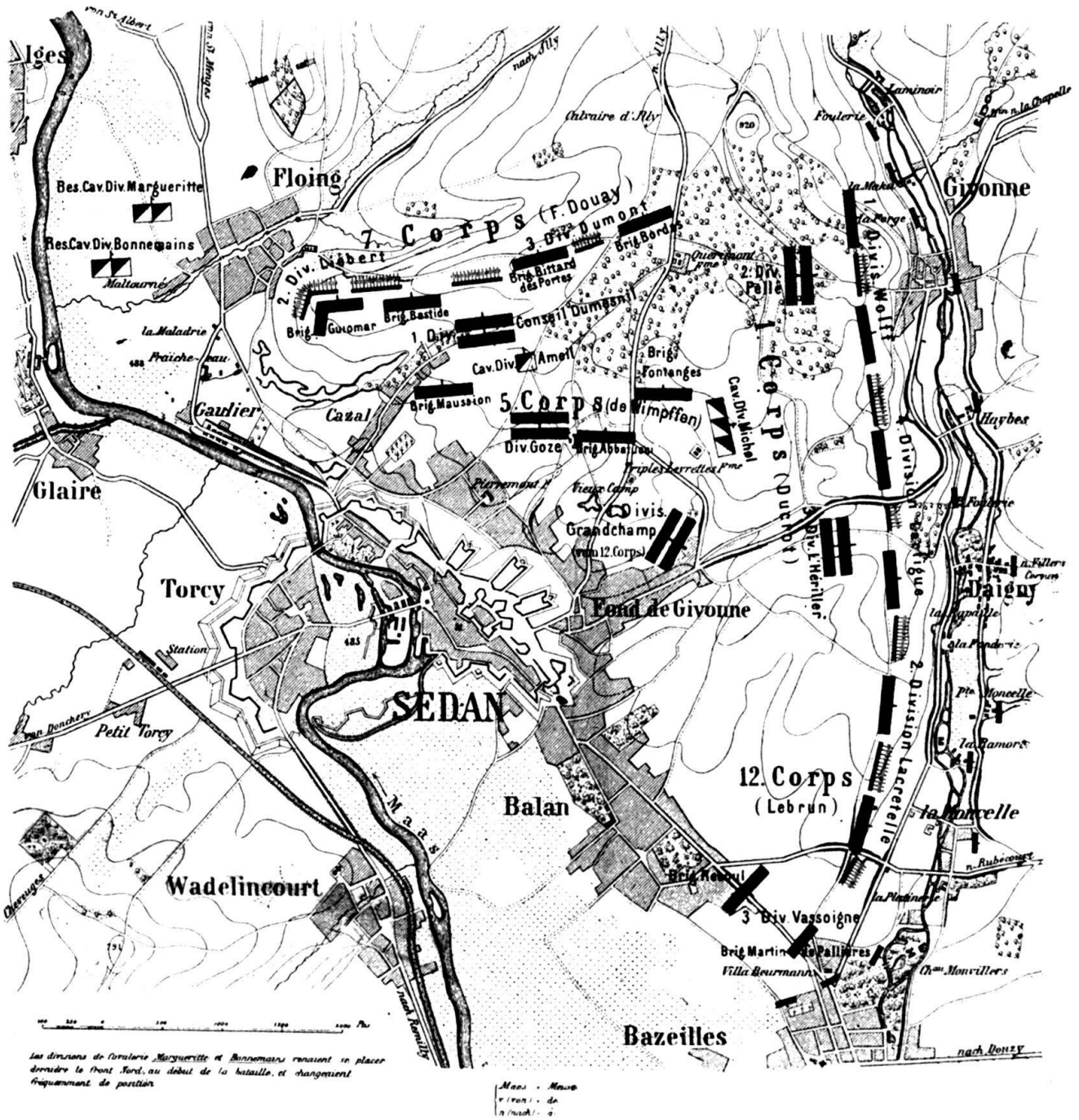
L'argument n'est pas concluant. Le corps de Wimpffen était en réserve, au centre du dispositif français. Rien de surprenant si son chef a envoyé des éclaireurs sur les points où il pouvait s'attendre à remplir sa mission de troupe de réserve. Il était logique qu'il dirigeât là ses patrouilles, comme il était logique que le général Ducrot ne les y dirigeât pas.

Et même si, comme commandant du 5^e corps, il avait estimé n'avoir pas à ordonner la reconnaissance en question, — cette opinion est très soutenable, — il devait y penser comme commandant en chef éventuel. Il avait un motif que Ducrot n'avait pas de s'orienter sur des points étrangers à son commandement de corps d'armée. Ce motif était la lettre de commandement de l'armée qu'il portait dans sa poche. Il se trouvait, de ce chef, dans une situation différente de celle de son camarade.

(*A suivre*),

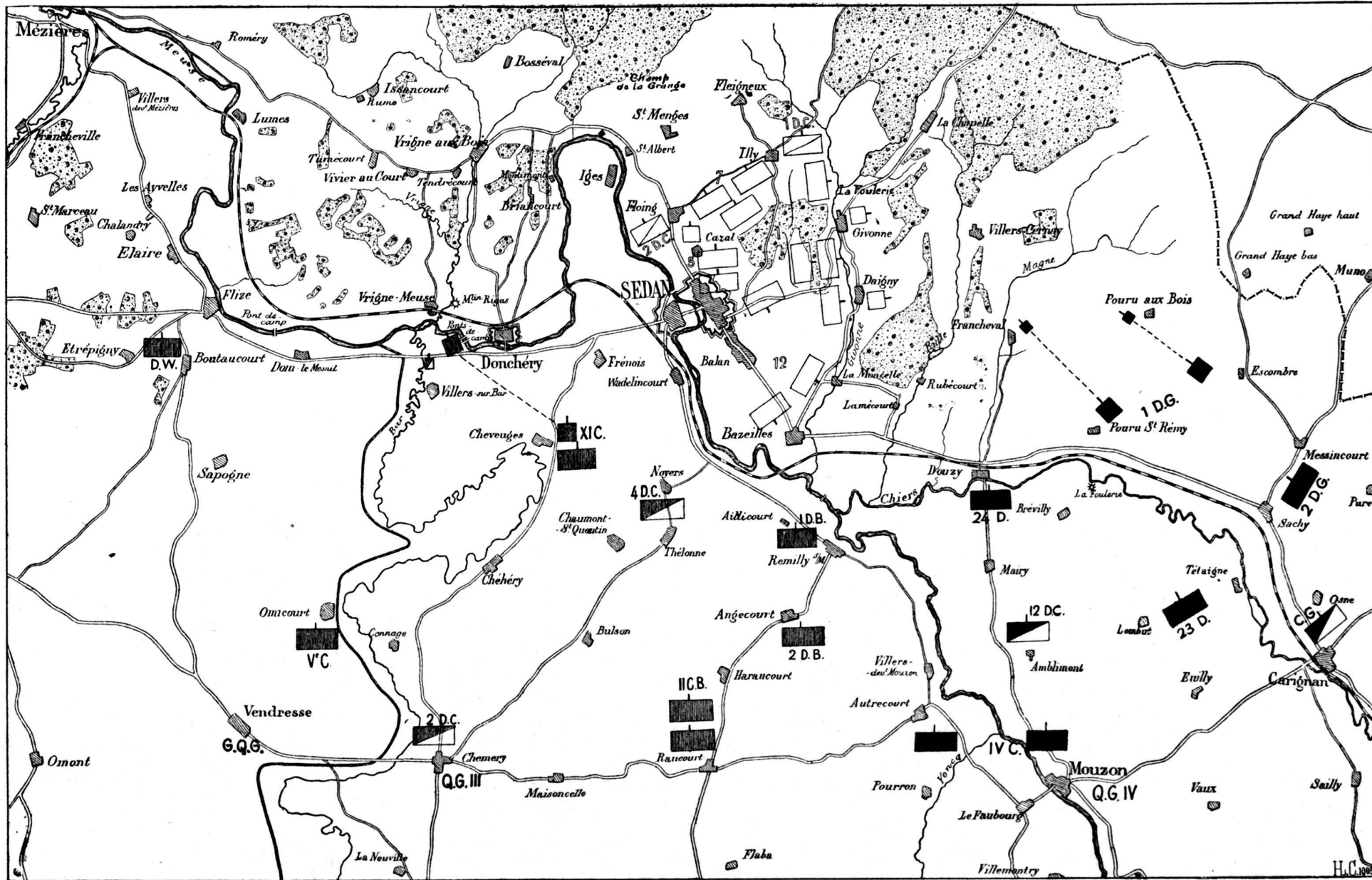
F. FEYLER, lieut.-colonel.





Position des Français dans la matinée du 1er septembre 1870.

(D'après le croquis N° 5 de l'ouvrage du Grand Etat-Major prussien). — Cliché tiré de la Victoire à Sedan, par Alfred Duquet.



Les armées allemandes et française le 31 août 1870, au soir.

Armée de la Meuse.
 III^{me} armée.
 Armée de Châlons.